

# Bal masqué pour le Réel

Un rêve :

*L'imprimante jaillit de la maison pour atterrir sur un talus en face. En fait, ce talus est recouvert d'un auvent, comme l'endroit où on met les machines agricoles. J'habite une petite baraque près du bayou. Ce sont des voyous qui viennent de jeter mon imprimante. Je sais que je ne pourrai pas la ramener ou que si la ramène je ne pourrai pas l'utiliser. Ces malfrats nous tiennent.*

Je ne peux donc pas ramener quelque chose de mes rêves : ça n'imprime pas, et ceci avec toute la violence de la projection de l'imprimante à l'extérieur. Je vis ça comme une agression, les malfrats en question devant être quelque chose comme le surmoi. L'imprimante, c'est la machine à faire des représentations. Une métaphore du sujet, en quelque sorte.

Et, dans la même nuit :

*Il me reste deux jours de vacances et j'avais encore à retourner au royaume des elfes. Je retrouve un humanoïde vaguement en forme de renard qui connaît le chemin et qui devait m'amener le samedi matin à 9h30 pour voir ce monde. Mais finalement je me rappelle que j'avais donné rendez-vous à mes amis ce samedi à 9h30 pour autre chose. Je lui demande donc s'il peut décaler à dimanche. Il ne peut pas car, dimanche, il a des obligations familiales. Tant pis, je laisse tomber le royaume des elfes et je rejoins mes amis le samedi. Je les rejoins dans un quartier animé où il semble que je connais tout le monde.*

*Et nous nous retrouvons dans une fête, dans une ville située à la montagne. J'ai un moment avec eux puis, on se sépare pour je ne sais quelle raison. Beaucoup de monde dans les rues, des habits chamarrés. Très vite, j'en ai marre et je veux rentrer à l'hôtel. Mais je me rappelle même plus le nom de l'hôtel. Dans un bus pris au hasard, je profite du magnifique paysage. Nous longeons une vallée abrupte, en V, sur les flancs de laquelle la ville s'étale pourtant, matinée de verdure. En même temps, je cherche à m'orienter pour voir si le bus va bien dans le sens où je crois que se trouve l'hôtel. Le chauffeur ne parle pas le français mais, en anglais, je lui demande le nom de l'hôtel ; il s'en rappelle, c'est l'hôtel Polo. Je n'ai plus qu'à demander à des gens de m'indiquer le chemin de cet hôtel. Je me rends compte qu'il est 11 heures et quelques, et qu'en fait, je pourrais retrouver mes amis dans le restaurant où ils vont aller, car il est trop tôt pour rentrer à l'hôtel. Mais comment les joindre ? je ne sais pas dans quel restaurant ils sont, et je crois que je n'ai pas de portable.*

Samedi à 9H30 je reçois mon premier analysant de la journée. Heureusement que je m'en rappelle à temps, ce qui me permet de demander à cet étrange renard s'il peut décaler à dimanche. Qu'est-ce que c'est que ce pays de elfes ? je ne suis pourtant pas accro à l'héroïc fantasy. Bah, un séjour imaginaire et paradisiaque auquel je préférerais me rendre plutôt que de recevoir des analysants ce samedi. A moins que je ne repère que, s'il y a renard, c'est qu'il y a ruse, et qu'il faille entendre l'inverse : le pays des elfes serait celui de mes analysants, puisque c'est à l'heure de les rencontrer que j'ai rendez-vous. La censure me dissimule qu'il pourrait y avoir grand plaisir à les recevoir.

Je me retrouve dans ce quartier qui ne ressemble à rien de ce que j'ai connu : je suis plutôt isolé dans la ville, donc j'invente ce qui serait un quartier où je saluerais tout le monde en passant et où tout le monde me saluerait.

Du coup, je transpose cette ambiance en Italie dans un lieu qui me fait penser à San Marino, que j'ai visité quand j'avais entre 7 et 10 ans, avec les parents. Avec quelque chose du carnaval de Venise. La magnifique vallée évoque le sexe féminin. Le carnaval aussi : quand on est une femme, il faut se déguiser, pour faire la femme ou pour apparaître phallique ; il faut toujours s'en rajouter.

Des vacances avec mes parents suintait toujours une sourde angoisse. Je n'avais évidemment pas mon mot à dire, je suivais et j'entendais ce qui se tramait chez mes parents. Leur angoisse de ne pas trouver le chemin, que cet hôtel ne soit pas assez bien, ou trop cher, que cette visite allait coûter cher et ne servirait à rien, on pouvait bien regarder de loin, etc. C'était rarement détendu.

Mais tout se passe comme au pays du Réel : je suis désorienté, je ne sais même plus où j'habite.

Polo, le nom de l'hôtel, me fait penser à Paolo, encore un ami perdu, qui de surcroit est italien. Les amis perdus : voilà ce qui se met en scène. Et je n'ai aucun moyen de les joindre. Tous ceux avec lesquels j'ai cru pouvoir faire un chemin dans la psychanalyse ou autrement et qui se sont détournés, m'ayant trahi d'une façon ou d'une autre. Sans parler de Patrick Bourdrex, dont le vandalisme censeur n'est plus à démontrer (façon de jeter l'imprimante), Paolo est mon dernier « hôte » dans une association de psychanalyse. Je ne suis pas parvenu à m'y faire entendre, je me suis donc éloigné. On ne m'y avait confié qu'une fois la présentation du laboratoire du concept qui a pourtant lieu une fois par mois depuis trois ans. Personne n'a prêté aucune attention aux vidéos que j'ai faites sur Freud, qui pourtant s'appuyaient sur notre travail en commun autour de l'étude de son texte sur le rêve. Aucun retour, rien. Quant à mes interventions spontanées dans les réunions, elles s'écrasent sur la rigidité du dogme. « Mon expérience me dit que mes rêves deviennent de plus en plus clairs avec le temps... » « oui, mais Freud a dit qu'ils devenaient de plus en plus obscurs avec le temps ». Le texte prime sur l'expérience et donc sur la parole qui la rapporte. C'est la définition même du dogmatisme. De même, si mes vidéos sur Freud n'ont pas retenu l'attention, ce doit être parce qu'elles portent un regard critique sur le texte, et qu'elles ne concluent pas « c'est génial » à toutes les fins de phrases. A l'inverse, si Freud avait énoncé la règle de la psychanalyse comme « seul le rêveur peut interpréter son propre rêve », ça n'empêchait pas que des interprétations en forme de jeux de mots me soient assez souvent tombées dessus lorsque je racontais un rêve personnel. Il est en effet coutumier de tous les milieux analytiques d'avoir oublié cette règle fondamentale de la psychanalyse. Car on n'est pas obligé d'adorer tout en bloc ni de rejeter tout en bloc : une étude critique, pesant l'argumentation pour chaque concept et assertion, me semble quand même plus imprégnée d'esprit scientifique.

A quoi bon continuer ?

Mais ces amis me manquent quand même.

Du coup je suis renvoyé à ce qui n'est pas symbolisé, le Réel. J'y retourne par refuge, ou parce que je n'ai rien d'autre ?

Je n'ai pas imprimé le nom de l'hôtel et l'imprimante qui a été jetée ne me permet pas de reconnaître les lieux de ce pays du Réel, qui est bien plus archaïque que toutes ces histoires.

Comme d'habitude le sexe côtoie le Réel. C'est ce qui avait entraîné la confusion chez Lacan et les lacaniens, attribuant la source de l'angoisse au Réel. Ici, si je suis perdu, je ne suis pourtant nullement angoissé. L'impossibilité de joindre mes amis m'attriste, mais c'est tout. Et même cette magnifique vallée ne m'angoisse pas : il est vrai que, comme au carnaval, elle est tellement maquillée de bâtiments et de verdure, que je ne la reconnais pas pour un sexe féminin. C'est bien le rôle du maquillage de protéger de l'angoisse... dans mon rêve, car dans la réalité,

je préfère les femmes au naturel. C'est en ce sens que je peux déceler l'angoisse sous cette nécessité du maquillage détournant l'attention sur le Réel qui, chez Lacan, n'est qu'un maquillage théorique pour ne plus en rester à la castration.

Vendredi 3 avril 2020